

Assises des Cartels Constituants
(décembre 1994)
Dimanche: matin

M. JOLLIVET: Nous allons aborder ce matin la question du fonctionnement des CCAF jusqu'à la «dissolution programmée», aussi appelée «mise à plat», qui était prévue au bout de six années de fonctionnement. Christian Oddoux va rappeler un certain nombre de faits de l'époque. Thierry Perlès prendra ensuite la parole.

C. ODDOUX: En janvier 83, *dissolution programmée* voulait dire qu'au bout de six ans il y aurait une révision intégrale et un bilan du fonctionnement pour qu'il soit décidé des suites de l'association. Pouvait-on programmer une telle interruption sans pâtir au sein de l'institution de conséquences dont on sait ce qu'elles sont dans l'analyse elle-même? C'est peut-être une des raisons qui nous auraient limités, le moment venu, pour faire cette espèce de bilan ou pour opérer en tout cas ce qu'on appelait mise à plat. Il se peut que le troisième temps des CCAF dans lequel on se trouve aujourd'hui soit plus propice à ce travail - on le souhaite, entre autres, comme effet de ces Assises.

Dès le départ, on avait opéré un autre choix. Il s'agissait dans un premier temps de nous centrer le plus possible sur la question de *l'analyse* freudienne, et, avec ces Cartels constituants de *l'analyse* freudienne - ce sur quoi Catherine Muller insistait lors de notre dernier congrès en juin 90 -, avec cet axe de *l'analyse* freudienne, de suivre la voie tracée par Freud dans son plaidoyer sur *l'Analyse laïque* - Monique Besse avait fortement souligné ce point à Tours, en novembre 1985, lors des journées sur les *Questions actuelles pour la psychanalyse*. (Je vais redonner, comme ça, un certain programme des Cartels et en particulier celui de leurs congrès.) Cette disparition du psy de psychanalyse voulait exprimer notre effort pour laisser de côté ce que Freud critique dans le terme de «traitement d'âmes», voire de «traitement psychique», et cela nous inscrivait du coup plutôt côté lacaniens, puisque la seule chose qui pourrait tout au plus substantifier l'âme, c'est le Synthôme, avait en effet avancé Lacan lors de ses conférences nord-américaines de 75. Engager notre programme par un tel pas de côté par rapport au traitement psychique, ne répondait pas moins à un autre parti pris, lui aussi lacanien, de ré-aborder la question de *l'analyse* dite pure, comme cela est inscrit dans l'acte de fondation de l'EFP et cela était en lien étroit avec une prise de position catégorique laissant dans son statut bien à part le ou la thérapeutique. La restitution d'un état premier qui en est la visée et la seule définition possible, comme cela est avancé dans la *Proposition de 67*, ne semblait en effet en aucun cas pouvoir convenir à ce que nous entendions à ce moment par *pratique de l'analyse freudienne*. Cela s'adressait bien sûr à ceux qui s'élevaient contre tout savoir prédigéré, et voulait repousser hors de notre champ la notion d'objet fini. André

Rondepierre avait particulièrement insisté en ce sens et, tout au début à Sainte-Anne lors des présentations cliniques sur les pratiques, avait attiré notre attention sur l'essentielle différence entre *pratique*, sens de *praxis* et *poiësis*. La *praxis* propre à l'analyse, ne pouvant semblait-il trouver de fin qu'en elle-même. Chaque engagé ne pouvait finalement se retrouver tout au plus que confronté au déchet de sa propre entreprise. Cela vient déjà prendre particulièrement en compte ce qu'il y aurait de *lytique* dans l'analytique, mais, quoi qu'il en soit, nous nous attachions alors à ce qu'il pourrait y avoir vraiment d'analytique dans le psychanalytique. Rappelez-vous. C'est Daniel Sadoun qui avait pris à sa charge cette question-là - les variations sémantique de ce terme - à Lyon, en juin 86, lors du colloque préparatoire à notre congrès commun avec la Convention. C'était ces jours-là, *Praxis, Pratique de l'analyse freudienne*.

Freudienne, retour à Freud *via* Lacan, retour à Lacan *via* la relecture de Freud, un double boucle qui ne nous paraissait vraiment pouvoir s'avérer résolue qu'à la condition de nous tenir, pour le temps qu'il faudrait, sur l'arête encore vive de la dernière théorie du transfert chez Lacan, des effets de laquelle nous ne pouvions certainement pas faire l'économie. Le point d'orgue en étant le refus par Lacan de l'intersubjectivité comme annonciatrice d'une psychologisation de l'analyse ainsi que d'une harmonisation des inconscients. Claude Conté et Dominique Simmonet ont insisté sur notre position à ce sujet quand, en janvier 91, ils ont donné chacun à leur tour une signification au nom des CCAF et, lors du premier colloque inter-associatif, leur interprétation de «l'analyste ne s'autorise que de lui-même».

Dans notre programme d'aujourd'hui, il est écrit: «La passe aux commandes.» La passe aux commandes, parce que si du constituant, il y a eu après coup avec le Cartel d'origine dit «des cinq», tel un point zéro, et après différentes scissions, voire coupures dont on a parlé hier, celui-ci n'a pas moins compté comme un. Rappelons que ses différents membres, qui avaient tous opté pour la dissolution, avaient d'autre part été tout particulièrement orientés par une pratique et une théorisation de la passe. Chacun y avait été impliqué, à des titres différents, et chacun se trouvait par là singulièrement placé pour argumenter sa critique au sujet de laquelle ont été d'emblée annoncés des différends, mais aussi différents points de perspective. Comment faire travailler un jury qui, du temps de l'AFP aurait été dit-on particulièrement subjugué par le maître? - hier, on disait même par le roi. Comment, à partir des passes, c'est-à-dire du creux des cures, donner lieu à une distribution, à prendre ici au sens logique du terme, propice à une orientation des enseignements? Ou encore comment donner du champ, de la profondeur à cette question énorme de la nomination, et pour cela retravailler au type de répliques à adresser au passant pour le plus grand respect de sa contribution?

Pour une distribution, les Cartels ça voulait dire mise en série, mise en batterie, et si elle a eu pour visée la mise à mal d'un fantasme d'auto-engendrement, voire d'auto-nomination - Grimberg écrit dans *Tribune 2* que *Cartels* ne s'écrit qu'au pluriel -, ça n'a pas pour autant réduit à zéro un fantasme de filiation, alors même que notre association prétendait s'être fondée en dessinant d'emblée un modèle visant à mettre à mal tout transfert sur des noms propres. Cela tenait-il simplement au fait qu'on fondait cette association sur une liste de signatures? Il y a de quoi en douter. Peut-être est-ce parce que cette liste venait à la place d'un texte fondateur au lieu de viser à défaire, comme le réalise une vraie signature, un texte de son auteur. Agnès Villadary à Lyon nous avait mis la puce à l'oreille. Cela dit, le pluriel de Cartels voulait en effet témoigner au départ d'un refus, celui d'une fondation par un seul. Mais surtout, ce refus était celui d'une fondation par quelques-uns, voire quelques autres qui

auraient pu se croire en mesure de mener à bien une possible cooptation. Ceci ne veut pas dire maintenant qu'ils n'y en ait pas eu qui aient succombé à cette tentation, prouvant ainsi qu'il auraient trouvé en leur parcours le moyen d'être assurés de l'être, eux, analystes, et donc pourquoi pas analysés, alors même que nous nous trouvons encore aujourd'hui sous cette injonction de Lacan qu'il n'y a pas de psychanalysé: il y a tout au mieux de l'ayant été psychanalysant...

Nous reviendrons sur ce que Nassif signalait hier au sujet des tenants et aboutissants d'une fiction démocratique, car une liste de signatures et surtout pas d'analystes - pas de liste d'analystes - signifiait pas de cooptation, pas d'analyste en titre, sinon seulement celui de membre de l'association, ou plus tain admis, en passant par les Cartels d'admission, voire la procédure de la passe, et ceci, qu'il soit praticien ou pas de l'analyse. Conjointement, le seul pouvoir on disait le remettre aux mains de l'Assemblée plénière et constituante. Ce « pas d'analyste, pas de liste d'analystes au départ », dénotait donc l'axe de notre visée politique, soit d'interroger: Qu'est-ce que *le devenir analyste*? plus que: Qu'est-ce que *devenir analyste* ? qui pouvait en effet faire penser que le « pas d'analyste au départ » laisserait entendre qu'il puisse y en avoir à l'arrivée. Cette question de le devenir, analyste, il semblait à l'époque que la passe pouvait encore être un moyen de l'approcher, à condition de travailler à sa reformulation, à la remise en forme de son dispositif, ce qui s'inscrivait d'ailleurs dans le sens du souci, voire de l'obsession, qu'avaient bon nombre d'entre nous d'une nécessaire remise en cause des modèles et des standards pas seulement ceux contre lesquels Lacan avait polémique, mais aussi ceux suggérés par son enseignement. Ce souci nous a valu, rappelez-vous, un bon nombre d'empoignades au Conseil du jeudi soir, tant chaque idée, chaque projet, sitôt mis en forme et installé, nous filait sans cesse entre les doigts. C'est cependant dans cette optique qu'a été, par exemple, décidé d'emblée que dans les jurys participeraient des non-praticiens de l'analyse, et c'est principalement par eux que bien des idées fixes et des idées reçues se sont trouvées immédiatement et vivement contestées. C'est dans cette même optique qu'a été décidé d'emblée et organisé la cartellisation des membres de ce jury, en deux fois cinq. Et puis encore et surtout, la mise en place au sein du jury de la fonction centrale d'un rapporteur. J'y reviendrai.

Nassif a souligné hier que «La passe aux commandes» c'était essentiellement pour réaborder la question de la *didactique*, terme recouvrant le moment constituant d'une analyse, et ce, pensions-nous, à chaque fois entre un début marqué du transfert nos premières journées d'étude en décembre 83 s'intitulaient *Au commencement est le transfert*. et ont permis une ouverture: *Au lieu de l'hystérie*, notre premier colloque à Avignon en juin 85 - et une fin, mais fin pour essayer d'en dire plus sur ce qui finit, voire ce qui n'en finit pas, au terme d'une paranoïa raisonnée. Ce qui n'en finit pas, c'était notre manière d'aborder, d'appréhender l'analyste comme toujours en devenir, fil rouge de tous nos propos. A Caen, c'était *De l'Analyste*, notre colloque de juin 1988. Nous y étions unanimes sur ce seul principe imposé: «La psychanalyse, si on peut dire qu'elle est constituée comme didactique par le seul vouloir d'un sujet, n'empêche que celui-ci doit être averti que l'analyse le contestera, ce vouloir, à mesure même de l'approche du désir qu'il recèle.» Et si ce parcours obligé - décrit comme *gradus* dans l'acte de fondation de l'EFP où il venait soi-disant à la place d'une hiérarchie - n'était pas sans nous renvoyer à ce «lui-même», celui de «l'analyste ne s'autorise que de lui-même», il est évident que cela n'allait pas sans le concours de plusieurs. Cela a été au point vif d'un goupillage entre une psychanalyse en intention, qui désigne le parcours singulier de l'analysant, et une psychanalyse en extension, soit un analyste, plus un autre analyste, plus

un autre encore, plus un, qu'il était apparu nécessaire d'instituer.

De même, pour l'efficace de ce plus un, il a fallu définir un champ opératoire, un cadre, afin que tout énoncé, toute proposition puissent, pour chacun, se trouver à un certain moment authentifiés comme actes. Françoise Wilder avait attiré notre attention sur la dimension de ce performatif lors des journées de Lille sur la passe, en juin 84. Instituer, ça ne va jamais bien sûr sans imposer un certain nombre de règles, et nos dispositifs voulaient en ce sens donner lieu à l'évaluation d'un certain nombre de points laissés en état de supposition par le constat d'échec sur lequel Lacan nous avait laissés. Par exemple l'École. École, ou institution? On a opté pour association. Déjà pour de *l'associatif* Autre exemple: la passe pouvait-elle vraiment orienter l'enseignement de la psychanalyse? Cela restait à prouver, vus les tempêtes et les courts-circuits qu'elle avait déjà déclenchés. Remettre enjeu, en question ces constituants ces fonctions constituantes que sont passe et enseignement, n'allait pas, principalement pour André Rondepierre, sans l'obligation d'en réélaborer un soigneux nouage, et vous pourrez relire dans *Tribune 1*) que pour lui les moments constituants de l'analyse étaient la cure, et qu'ils étaient toujours à reprendre - en référence au concept de *durcharbeitung*. C'est cela que serait venu connoter notre constituant de l'analyse, qui voulait désigner ainsi l'objectif des dits Cartels, ainsi que la raison de leur constitution.

S'il fallait pour ce nouage, des *Cartels*, ceux-ci allaient aussi bien dans le sens de tenter de donner un coup de ressort effectif à cet outil spécifiquement lacanien. Pour cela, il s'agissait de leur imprimer une *organisation circulaire* dont déjà Lacan lui-même, dès qu'il en avance la «fonction centrale» dans son acte de fondation, disait qu'elle leur était absolument nécessaire. Ce jeu de *permutations* et de *combinaisons* aurait d'après nos ex de l'EFP succombé sous les combines des jeux de pouvoir et du risque incessant pour nous tous d'une espèce d'autoréférence. Durant cette première période de six ans, le nombre des participants, il est vrai, permis ce genre de combinaisons, ne serait-ce qu'avec le dédoublement de chaque cartel élu, autant pour l'admission, l'orientation des enseignements que la passe. Ceci semblait pouvoir répondre à la visée qui était celle de créer ainsi un *réseau associatif* dont nous nous rappellerons que Pierre Laval, avançait très régulièrement l'homologie avec le réseau mnésique freudien.

C'est de ces règles associatives et de ce travail associatif qu'était attendue l'institutionnalisation, ou plutôt *l'orientation* de l'enseignement, telle une formation de l'enseignement, soit un enseignement qui devrait, Safouan y insiste dans son bouquin sur la formation, non pas tromper l'ignorance, mais plutôt s'en servir comme d'un cadre où s'ordonnerait non seulement le savoir, mais surtout les impuissances de quiconque était engagé dans la partie? Cette question de l'ignorance a tenu une grande place dans nos deux colloques *Passion 1* et *Passion 2* en juin et novembre 1987 - Salvain a titillé cette question hier. En ce qui concerne les Cartels non élus - il y en avait aussi -, leur travail, leurs difficultés, leur existence, leur amenuisement, leur disparition progressive, peut-être que Besser pourra en dire quelque chose. En ce qui concerne les cartels d'admission, Pierre Eyguesier doit faire une intervention. En ce qui concerne les deux cartels de passe, certains pourront, j'espère, témoigner de ce qui s'est passé, voire parler de leurs points d'impasse.

Pour ma part et pour finir, faisant partie à l'époque d'un cartel d'enseignement, j'ai été mandaté au cours de ce cartel pour faire partie des cartels de passe et je voudrais dégager quelques points qui me semblent avoir été opérants, même s'ils nous ont, eux aussi, laissés sur notre faim. Durant cette période, *la nomination* ne s'est jamais voulue être autre que nommer quelqu'un à se trouver ou à se retrouver membre en titre de l'association. Que ce soit *via* la

demande d'admission ou par la passe. Pour ceux qui en faisaient déjà partie, la reconnaissance au travers des témoignages confirmait tout au plus que ce qui avait été entendu semblait relever d'une participation vraie, effective, à l'enseignement de la psychanalyse. Ce que voulaient imprimer au cour de notre démarche ceux qu'indéniablement à l'époque nous refusions, un peu comme des leaders qui n'arrêtaient pas d'exprimer leur refus de l'être, c'est qu'à une impossible qualité d'analyste, seule pouvait éventuellement répondre la possibilité de qualifier un *enseignement d'analytique ou pas*.

Un deuxième point a été du début à la fin une incessante question, qui reste gravement d'actualité dans la perspective d'une mise en place éventuelle d'une passe interassociative: *à quoi disait-on oui, à quoi disait-on non*, lorsque nous n'avions pu surseoir à cette manière de répliquer après les témoignages des passeurs? Cela est resté tout au long de notre expérience très difficilement précisable. «Mouvement d'appropriation ou de rejet, témoignant pour le moins de pulsions extrêmement primitives» avaient avancé Françoise Wilder et Sylvie Sésé-léger. Notre échec à publier *Tribune 3*, dont on avait prévu le titre, *Passe et Institution*, a été certainement à la mesure de notre difficulté, dont un autre effet a été la mise en place de notre dispositif sur la pratique dont le projet avait été ébauché dès la fin de ce premier tour des Cartels, mais qui n'a trouvé vraiment sa place que récemment. Cette non-publication de *Tribune 3* a été cependant un des points d'origine de l'organisation d'*Histoires de passes aujourd'hui*, et il me semble que ces journées d'Assises devraient permettre d'en dessiner le canevas à partir des points cruciaux qu'elles nous auront permis de dégager. Enfin, je rappellerai l'insistance des membres du jury durant cette période à dire que ce qui s'entendait dans les passes était tout à fait concordant avec ce qui s'entendait comme témoignages dans les colloques ou les journées d'études.

Un dernier point, notre essentielle et originale mise en place dès le départ a été d'inscrire, dès le départ, je l'ai vérifié, au cour de notre dispositif de la passe, *la fonction du segment rapporteur-coordonnant* des enseignements. En voici rapidement le trajet: le rapporteur est tiré au sort au sein du jury avant que les passeurs soient auditionnés. Il a pour fonction d'être présent lors de tout le débat du jury et de ne pas l'ouvrir. Il est chargé, après le débat du jury, de transmettre son témoignage au coordonnant de la passe. Après un entretien avec lui, il doit rapporter une interprétation de cet entretien auprès du jury. Cette mise en place témoigne au plus près du souci que nous avons toujours eu de mettre l'impuissance au centre de ce qui fait passer notre association à l'institution. Ici, celle du jury, qui par cette opération de va-et-vient, de jeu d'absence et de présence, est informé par ce rapporteur, en bout de course, sur ce que son discours a pu avoir comme effet sur quelqu'un d'absent lors de son débat. Jézéquel, citant Rondepierre, avait insisté à l'époque sur l'effort que ce mouvement appréhende, qui est forcer le plus possible chacun à renoncer à parler en première personne, à parler «je», mais à laisser plutôt parler du «il», ce «il» de «l'analyste ne s'autorise que de lui-même». C'était pour faire en sorte que, pas seulement côté passant ou passeur, mais aussi côté jury, chacun puisse retrouver là l'occasion d'être mis au pied du mur d'avoir à renouveler l'expérience, de voir sa fonction reléguée à n'être qu'un moyen, pour un désir qui toujours le dépasse, et c'est ça que Lacan donne comme définition à la fonction auteur. En ce sens, je crois qu'en cette première période des CCAF - période pendant laquelle l'Assemblée dite plénière laissait grande place incontestablement à la fonction de candidature, ne serait-ce que parce que tous les Cartels dont je viens de parler étaient élus par l'assemblée - chacun qui s'y trouvait candidat pouvait trouver là un moyen de risquer au travers de ce qui l'amènerait jusqu'à son témoignage en fin de mandat, de risquer d'en savoir un tant soit peu sur les points

d'occultation qui avaient pu animer sa candidature.

PATRICK AVRANE: L'exposé d'Oddoux m'a remis en tête un certain nombre de faits, de dates que j'avais oubliées. Et à travers tout ce que tu as rappelé, la question que je me posais avant de venir ici - celle du moment, pour un analyste, de s'inscrire dans une association - a commencé à recevoir une réponse. J'ai retrouvé le fait qu'il y avait eu, dans le progrès de l'histoire des Cartels, comme une institutionnalisation du provisoire. C'est là-dessus que je suis parti, sur cette question-là.

PATRICK SALVAIN: Dis au moins pourquoi tu es parti là-dessus.

P. AVRANE : J'ai participé aux Cartels depuis la fondation jusqu'à une date dont je ne me souviens pas précisément - c'était une assemblée générale aux Protestants... Il me semble que l'inscription dans une association, quelle qu'elle soit, se fait nécessairement à un moment propre de l'histoire de celui qui s'y inscrit, de son parcours, et que pour que cette inscription ait un sens, il faut qu'il y ait une rencontre, et que cette rencontre, ce choix, ne soient pas «forces ». A l'École freudienne, en 1974, il n'y avait pas tellement le choix, sinon celui de ne pas y être. Si je dis cela maintenant, c'est qu'il me semble y avoir différentes modalités d'inscription dans une association et que je pense que les Cartels ont facilité, tout au moins au début, la possibilité d'une inscription qui se fasse sous le mode d'une rencontre. Suivant un dispositif qui, bien entendu, ne peut que renvoyer à quelque chose qui est de l'ordre du début de la cure.

Deux ou trois choses sur ce que je pense des dispositifs dont il vient d'être question. L'absence de liste de fondateurs parle en faveur d'une association libre, dont le terrain avait été bien préparé par les textes anonymes qui ont cumulé avant la fondation. Non pas que la question du transfert n'ait pas été posée, mais il n'avait pas d'adresse, en raison même de cette absence de liste préalable et de l'anonymat des textes. Bien entendu, nos petits camarades d'autres institutions se sont empressés de nous dire: Votre liste c'est bidon, puisque seuls ressortent les dix noms déjà connus, et que les 190 ou je ne sais combien d'autres, vous voyez bien qu'ils passent derrière ces noms-là. Et en ce qui concerne les textes anonymes, on pouvait tout à fait nous dire: Vous savez très bien qu'ils ne sont pas anonymes puisqu'on reconnaît tout à fait ce qu'a dit tel ou telle...

Mais l'inscription de chacun aux Cartels constituants passait par-dessus, parce que, d'une certaine façon, quelque chose se jouait nécessairement dans un transfert. Mais si on ne s'inscrivait pas au nom de *quelqu'un*, au nom de quoi s'inscrivait-on? Je ne sais pas précisément, aujourd'hui pas plus qu'à l'époque. C'est une question qui est éternellement à mettre au travail, car c'est la question du lieu de l'Autre, et en même temps, du fait même que cette question est posée ainsi, elle renvoie à la façon dont chacun s'inscrit suivant son propre style. Le style tient à ce qui reste au-delà de l'analyse et il me semble qu'une institution comme les Cartels constituants a pu avoir cette fonction révélatrice du style de « l'analysant », puisque je suis bien d'accord avec Christian Oddoux que c'est le maximum qu'on puisse dire - il n'est pas question de reprendre le vieux terme de l'IPA d'*analysé*. Mais une question se pose à partir de là: si les Cartels ont réussi à faire tenir la fiction d'une institution analytique, est-il soutenable que cette institution analytique puisse être autre chose que temporaire pour chacun de ceux qui y participent? C'est comme ça, dans un après-coup de mon départ des Cartels, que je comprends ce qui s'est passé. Un temps de mon parcours a été lié à cette

institution-là, qui a eu cette vertu particulière de mettre en place quelque chose qui pour chacun permet que ça se termine. Et si je suis parti à un moment précis, c'est parce que j'ai eu le sentiment qu'à ce moment-là, il y avait le risque d'une sorte de bureaucratisation de l'éphémère... Je me souviens très bien du moment où je me suis dit que ce n'était plus possible. C'était lors d'une assemblée où, d'un côté, il y avait une salle où on discutait à n'en plus finir sur trois virgules à mettre à un endroit dans le texte - je ne sais plus qui avait dit alors qu'on était en train d'enculer les mouches -, et dans la salle d'à côté, où il fallait voter, il y avait eu une erreur dans les urnes, et on avait décidé qu'il fallait vider toutes les urnes, les verser dans une seule... Bref, c'était caricatural! Mais je peux dire que cette fonction que j'ai trouvée aux Cartels, on ne peut pas la trouver dans toutes les associations.

DOMINIQUE SIMMONEY: Je suis très intéressé par tes propos sur la bureaucratisation du provisoire - on pourrait même dire la bureaucratisation du manque, en référence à ce que quelqu'un disait hier sur la place du manque dans l'institution, sur la nécessité de le mettre en place d'agent, ce avec quoi je suis vraiment tout à fait d'accord. Mais j'ai une question très indiscreète à te poser. Tu as quitté les Cartels pour une institution beaucoup plus structurée - moitié du côté de l'IPA, moitié du côté du lacanien -, pour quelque chose de beaucoup plus assuré. Je crois savoir qu'elle va éclater, cette institution, qu'une fracture s'est produite sur la question de la passe, et je me demande si passer de la bureaucratisation du manque et du provisoire, à une institution bien structurée, bien prise en main, avec beaucoup de monde, où l'on forme des élèves et où ça tourne bien, ce n'est pas tomber de Charybde en Scylla...

P. AVRANE : Il m'est difficile de te répondre à propos de la situation actuelle. Ça fait trois semaines que ça dure. Il y a effectivement une fracture grave, qui va, je l'espère, se résoudre rapidement, mais de là à parler de tomber de Charybde en Scylla, je n'en sais rien! Ce que je sais simplement, c'est qu'à un moment, je me suis dit qu'au CFRP il y avait des personnes avec qui je souhaitais travailler, qui ne venaient pas nécessairement de l'École freudienne et qui avaient suivi un parcours et des trajets différents. J'avais envie de mettre quelque chose à l'épreuve, voir comment on pouvait travailler avec elles. D'autre part, en partant là-bas on savait au moins qu'il y avait quelque chose d'avoué, qui a tenu un certain temps, jusqu'au moment où la vérité des structures des statuts a éclaté et où la situation n'a plus été tenable. Mais s'il y a une séparation, ça ne veut pas dire nécessairement que ça va être quelque chose qui s'arrête. La question de la passe n'est pas présente dans la séparation. La séparation actuelle n'a rien d'analytique.

X: C'est orthopédique?

P. AVRANE: Si tu veux.

É. DIDIER: En quoi ça regarde la psychanalyse?

P. AVRANE: Ça regarde la psychanalyse et les psychanalystes dans la mesure où ils s'inscrivent dans des associations. J'ai essayé de vous dire tout à l'heure, que, pour moi, les CCAF ont réussi le pari d'être une institution analytique, ce que je dis maintenant c'est que le CFRP n'en est pas une. C'est une association qui regroupe des analystes, ce qui est différent.

Ce qui s'y passe regarde donc les analystes dans leur inscription dans différents groupes, mais je ne sais pas si ça regarde l'analyse. La preuve en est qu'aucun point théorique n'a été, à quelque moment que ce soit, un point de rupture, même si ça peut être plus ou moins dit après coup.

FRANÇOISE WILDER: En écoutant Patrick Avrane, je pensais ceci: si une institution analytique exprime un rapport particulier au provisoire ou à l'éphémère, comme il l'a dit, alors une des conséquences peut être qu'elle est constituée comme un lieu de passage. Un endroit où on s'inscrit et que l'on quitte. La question se posant alors de savoir ce que chacun qui la quitte fait de la consistance d'une - dite nécessité, celle de l'institution analytique pour le psychanalyste. C'est une question dont nous pourrions continuer à parler ce matin.

Je voulais également adresser quelques remarques à Christian Oddoux. A un certain moment des CCAF, plus de la moitié des membres de l'association se trouvaient candidats et élus dans des cartels du fonctionnement de l'association, et cela mérite d'être fortement souligné, car je ne connais pas d'institution ou d'association de collègues qui aient fonctionné de cette façon-là. Ma deuxième remarque concerne les cartels de la passe. J'ai été candidate et élue à l'un des deux premiers cartels de la passe, dont je suis sortie par tirage au sort après deux ans de fonctionnement. Je peux témoigner de ceci, qui est tout à fait en accord avec ce que Christian Oddoux disait tout à l'heure, c'est que la visée du dispositif de la passe proposée par les CCAF avec deux cartels de la passe, avec cette constitution de jurys dont il a parlé, avec la fonction du rapporteur qui visait le témoignage en il, plutôt que de laisser chacun y aller de sa petite histoire, tout cela a eu un effet très précis: la discrétion a été très grande à ce moment-là. Je crois que cette discrétion était tout simplement un effet de ce qui était visé dans le fonctionnement de la passe, et de la manière dont le dispositif était constitué.

PHILIPPE GARNIER: Une première question à Patrick Avrane. Je voudrais savoir ce que tu entends par institution analytique, parce que pour moi ça ne veut pas dire grand-chose. Je me réfère à ce que disait Rondepierre, qu'il n'y avait pas d'institution analytique, sauf l'Einfall et l'institution d'un divan et d'un fauteuil. On parle de l'institution analytique comme si c'était quelque chose de clair, mais de quoi s'agit-il? Dans un deuxième temps, je reviendrai sur la passe.

P. AVRANE : Je suis d'accord avec ce que disait Rondepierre, et que tu reprends. Mais c'est quelque chose qui m'est apparu dans un après-coup et il m'est difficile de définir comme ça, de but en blanc, ce que j'entends par institution analytique. Je pense que, malgré tout, on peut rapprocher l'ensemble du dispositif des Cartels à leurs débuts de celui de la cure, dans la simple mesure où ce n'était pas une école où on allait pour rencontrer - ou ne pas rencontrer - quelque maître que ce soit, dans la mesure où il y avait de la pluralité, l'anonymat des noms - lapsus! -, l'anonymat des textes et la pluralité des noms... Tout cela pouvait permettre à celui qui s'inscrivait de se demander pourquoi il avait la nécessité, le désir, d'être dans une institution, ce qui n'a plus du tout cours aujourd'hui. C'est une question en suspens, et qui mériterait d'être travaillée dans le cadre de ces Assises. Les Cartels sont une association qui aura permis de questionner le lien de chacun à l'institution, hors le rapport au maître, au savoir, à tout ce qui peut être connoté autrement et c'est sous cet angle là que je parle d'institution analytique. Une rencontre était possible, et quand un analysant futur va voir un analyste et qu'il commence une analyse il faut bien qu'il y ait au départ quelque chose de

l'ordre d'une rencontre. Sinon des analyses commencent, qui n'ont jamais vraiment lieu.

JEAN-PAUL DROMARD : Une question à Patrick Avrane. Puisque nous en sommes venus à parler des fractures qui se produisent dans la communauté analytique, je voudrais proposer que chaque fois que cela se produit on parte du postulat que cette fracture intéresse au premier chef la communauté analytique. Il me semble que c'est bien ce qui nous réunit aujourd'hui ici. Tu laissais entendre qu'il y avait actuellement une fracture qui se jouait au sein du CFRP...

P. AVRANE: C'est public!

J.-P. DROMARD : Est-ce que tu pourrais nous dire quel est l'enjeu de cette fracture, ou est-ce que ça te paraît trop tôt ou pas l'objet aujourd'hui? Tu semblais dire que les enjeux n'étaient pas analytiques, est-ce si sûr?...

P. AVRANE: Ce n'est que dans un après-coup que de tels enjeux - s'ils existent apparaîtront. Je peux dire simplement que la fracture est publique, dans la mesure où la présidente du CFRP à la suite d'une assemblée générale et à la suite d'un conseil d'administration du CFRP où elle avait été réélue, et où l'ensemble des membres du bureau avaient été réélus, a annoncé la fondation d'une autre institution, le CFFRP en parallèle au CFRP tout en restant présidente du CFRP. La fracture c'est ça. Comme vous voyez, ce n'est pas un acte analytique, c'est un coup de force, auquel un certain nombre de membres du CFRP la majorité, s'est opposée, c'est pourquoi c'est public. Quand au reste, on verra après coup ce que ça donne.

P. SALVAIN : Je te trouve très prudent quand même. J'ai des curiosités. Est-il vrai qu'il y a eu recours au juridique? Tu aurais pu en dire un peu plus.

P. AVRANE: Un certain nombre de choses ont été publiques, diffusées, mais c'est en cours.

P. SALVAIN: Il y a une leçon qui nous importe. Hier on nous a fait reproche une nouvelle fois de la forme démocratique que nous avons adoptée, bien entendu parce qu'elle ne garantit en rien l'analytique, mais tout de même il y a deux choses qu'on s'est épargné, y compris à travers les scissions qu'on a vécues: le discours de la transcendance et la référence au juridique. Je trouve qu'on peut en être contents. Je ne sais pas si cela continuera, mais pour le moment c'est déjà ça.

A Christian Oddoux, je voudrais tenter de répondre par rapport à la question d'hier, c'est-à-dire à ce qui me semblait être un paradoxe dans l'histoire des Cartels. La fondation ayant eu lieu, une question reste en suspens, je reprends le terme de l'époque, soit ce que Rondepierre nommait la relativisation de l'analyse freudienne, qui correspondait à une relativisation du transfert sur le nom propre de l'analyste et à la tentative d'élaboration d'un troisième temps de l'analyse, après Freud et Lacan. Donc non pas simplement une identité lacanienne ou un retour à Freud, mais le désir d'autre chose. Ça a tout de même été le pari le plus audacieux. L'ennuyeux, sans compter les difficultés internes, c'est que cette relativisation a eu lieu dans le réel social d'une toute autre façon: les analystes ont pu se ridiculiser par

certaines de leurs querelles, la confusion théorique a continué d'être manifeste, les difficultés pratiques et économiques ont compté, et une contre-offensive en psychiatrie a marginalisé dans certains secteurs la psychanalyse. Cela nous a créé beaucoup d'embarras, dans la mesure même où il y avait d'une part notre enjeu et de l'autre des difficultés concrètes pour les gens. En outre, la mise en question des fondements était ouverte par la tentative de retrouver ou de repérer un fondement scientifique qui ne serait pas le transfert sur le nom propre mais correspondrait à une objectivité. Comment se dégager de cela? La pensée qui émerge est constituante, parce qu'elle peut passer à d'autres, faire lien, donner lieu à élaboration. Mais la question est de savoir si l'*Einfall* par elle-même fait autorité ou pas. Si les conditions instituées de l'énonciation font que l'*Einfall* fait autorité dans le discours, il faut renforcer l'institution. Au contraire, si l'*Einfall* elle-même est un élément allusif de l'inconscient qui appelle un passage à l'élaboration avec sens critique, ce n'est pas l'institution qui constitue une garantie de sa portée.

Il me semble qu'à chacune des étapes de l'histoire des Cartels on s'est trouvés pris dans ce paradoxe: s'agit-il de réinventer, avec une part d'imprévisible, ou bien est-ce qu'on tente une reconstitution lacanienne? Prenons le problème dès le départ.

Les assemblées fonctionnent, des textes non signés circulent, le secrétariat n'est pas un lieu de pouvoir, et ensuite, après l'assemblée de novembre, on voit ressortir un nouveau secrétariat avec trois anciens AE de l'École freudienne. Quant à la passe, elle est initialement censée mettre en question la didactique. Or il semble que ce n'est pas cette dernière qui est le plus intéressant de ce qui ressort de l'expérience. On ne déplace pourtant pas suffisamment la question puisqu'on se retrouve avec une passe réduite à l'inertie. Ou bien encore prenons les scissions: ceux qui ont fondé une école lacanienne, puis ceux qui ont constitué l'Analyse freudienne, souhaitaient remettre plus de Lacan dans l'affaire. Ces tentatives de reconsolidation d'une institution lacanienne qui, immédiatement, va se trouver en concurrence de légitimité avec d'autres et va forcément se remodeler sur l'École freudienne, c'est à mon avis voué à l'échec dans l'avenir. Aujourd'hui, on a toujours beaucoup de difficultés à savoir si on appartient ou pas au mouvement lacanien. C'est pourquoi une formulation qu'on avait utilisée pendant un temps, qui était «ni lacanien, ni anti lacanien» me paraissait malgré sa complication un peu plus prometteuse que d'autres. Il me semble qu'à toutes les étapes, que ce soit sur la passe, sur les Cartels, sur la question de l'admission, on a essayé de faire sauter les réseaux d'allégeance, mais les effets transférentiels, la crainte de certains et les tentatives de remise en ordre ont été contre ça. On en est toujours là et la question se pose avec une acuité égale, par rapport à l'inter-Associatif par exemple. S'agit-il de reconstituer le bon mouvement lacanien ou d'aller ailleurs? Bien sûr si la difficulté à laquelle on est confrontés, c'est que dès qu'on laisse trop flotter côté Lacan, la tentation ipéiste revient. Eh bien non, il faudrait quand même être plus assuré du fait qu'on peut inventer autrement. Ce n'est pas un mot d'ordre, parce qu'à force de vouloir inventer, on est tenté par des bricolages, sans prendre le temps de laisser l'expérience donner lieu à suffisamment de conséquences. Mais maintenant, on pourrait se demander s'il faut maintenir la passe, même telle qu'elle a eu lieu aux Cartels. Et si, puisqu'on a compris que les cartels ne pouvaient pas être des opérateurs de décisions, même si c'était un lieu de travail institutionnel, comment continuer à fonctionner à plusieurs? Enfin peut-être avons-nous à remettre en question le titre de notre association: après tout, au bout de douze ans, est-ce qu'on peut conclure que ce sont les Cartels qui sont constituants de l'analyse freudienne? Peut-être pas! Ça vaudrait le coup d'en reparler.

S. VALLON: Ce que je veux dire n'a pas de continuité avec ce que dit Salvain. Ce que j'ai trouvé d'analytique, au fond, dans les Cartels, au moins dans la procédure de fondation, dans le fonctionnement des premières années, c'est qu'il y avait des effets associatifs, effets de liberté et de subjectivation.

Par exemple, dès le début, l'histoire des textes, j'ai redécouvert évidemment le fait que j'avais écrit, et me suis fait la réflexion que d'avoir pu écrire comme on l'a fait à ce moment-là, sans être obligé de signer, c'était très important. On était représentés par des lettres, et ces lettres faisaient série. Les noms pouvaient être biffés ou rayés, mais ils n'étaient pas effacés, ce qui n'est pas du tout pareil, car on pouvait entretenir une certaine disjonction entre nos actes et notre être, par exemple entre ce qu'on croyait savoir et ce par quoi on était déterminés. Moi, je crois que c'était très précieux et très vivant.

Il s'est produit à ce moment là comme un flottement sur la transmission, puisqu'en même temps on pouvait s'estimer héritiers, et en même temps on avait à réinventer. On était sur une oscillation entre la psychanalyse comme découverte freudienne et la psychanalyse comme invention freudienne, et on sait bien qu'à partir du moment où on lâche un des deux termes on est cuits! Si l'on retient l'invention et pas la découverte, est pris souterrainement dans une recherche rétro active des origines qui vient buter sur le premier analyste, qu'on ne trouve pas ne l'a pas plus trouvé aujourd'hui qu'au début et c'est tant mieux, parce que genre d'entreprise peut nous amener du côté paranoïaque de la psychose. Si on néglige l'invention due au désir de Freud, on isole la découverte et on risque le ressassement des énoncés originels de Freud ou de Lacan en fétichisant le corpus au détriment de la règle fondamentale et de ses extrapolations institutionnelles. Mais tant qu'on a tenu ensemble découverte et invention, je crois que les cartels ont été une institution analytique. Par exemple, le fait, permis par notre principe démocratique de se porter candidat à une fonction sans trop savoir quoi on était candidat, lais le champ libre à un jeu entre les générations - y compris des jeux de pouvoir. Sur ce point, je suis loin de partager l'interprétation effrayante et réductrice que Jean-Pierre Winter a de la tromperie et du mensonge [à propos du récit fait dans Tribune de la soirée des noms biffés, NDLRJ: le mensonge fraye la vérité. Il me semble qu'il y a de l'analytique quand il y a ce frayage entre la parole éventuellement consciemment mensongère et une vérité inconsciente, quand il y a un opérateur ternaire que je mets topiquement du côté de la fonction du préconscient. Un aspect essentiel du travail de Rondepierre, que j'ai repris dans mes propres recherches, c'est l'importance du fonctionnement du préconscient. S'il n'y a pas ce préconscient, rien ne tient. Cette thèse pourrait faire l'objet d'un long débat, mais elle a quand même des conséquences immédiates. Au début, on a été décentrés du couple maître/hystérique, effectivement au risque de faire apparaître un autre couple, perversion/phobie, mais au-delà, vous savez ce qu'il y a: au-delà de la perversion, il y a la folie. Quelques-uns y ont succombé et je crois que c'est plutôt ça qu'autre chose qui nous menace. Au-delà de la phobie, il y a l'angoisse certes, mais aussi une castration qui libère.

Je voulais pour finir revenir sur deux remarques, d'Avrane et d'Oddoux, qui m'ont frappé parce que si elle sont vraies, elles sont quand même assez ennuyeuses. Oddoux dit: Nous avons cultivé l'impuissance - je ne te trahis pas? -; il dit: Notre fonctionnement consiste à institutionnaliser l'impuissance. Avrane dit: Nous avons institutionnalisé le provisoire. C'est tout à fait gênant: ce n'est pas du tout pareil que de créer des dispositifs qui permettent du frayage, soit le passage de quelque chose qui est refoulé, ou encore tous les effets de transcodage que permet le préconscient, là on fait de l'analyse, ou du moins on ne l'entrave pas. Un tel frayage produit une subjectivation, donc une évolution. Mais si on reste fixés sur

le passage lui-même, ce n'est plus du tout pareil, car à ce moment-là c'est un pur et simple symptôme, et c'est grave si notre association fonctionne là-dessus.

THIERRY PERLES: Lorsqu'on se demande s'il est possible ou pas de parler d'institution analytique, la question est bien évidemment de savoir ce que fait un analyste quand il est dans une institution qui se propose de prendre la psychanalyse pour objet. Il me semble que deux façons possibles d'appréhender les choses se sont fait entendre aujourd'hui, qui opposeraient des «analystes de l'institution», sur le mode des Analystes de l'École, à des analystes de l'histoire de l'institution. L'analyste d'institution incarnerait à villa prétention de pouvoir saisir quelque chose du fonctionnement de ce qui se passe dans une institution, tandis que l'analyste de l'histoire de l'institution aurait à prendre en compte non pas seulement l'institution dans son fonctionnement, mais l'institution prise dans une histoire, dans le social, dans la perspective des décentremements nécessaires pour éviter un certain nombre d'impasses qui confinent à la folie.

La réunion d'aujourd'hui s'inscrit dans un contexte qui n'a pas été beaucoup évoqué, si même il l'a été, qui est celui de la candidature de l'institution dite «Analyse freudienne» à faire partie de l'inter-Associatif. Je crois qu'il faut aussi se dire que si on en est là ensemble aujourd'hui pour discuter, c'est aussi pour discuter un peu de ça. On leur avait demandé de venir, et il nous ont répondu en nous envoyant une lettre collective par laquelle ils se sont interdit réciproquement de paraître. Ils ne pouvaient paraître que comme corps et le corps ne se représentera pas aujourd'hui: c'est dimanche. Ils ont par ailleurs fait parvenir à certains la dernière livraison d'*Analyse freudienne presse*, qui s'appelle *Label Analyste*. Label, c'est bien joli, Ring the bells!, La bel et la cloche, la belle et le clochard, il y en a pas mal dans le style qui me tintent aux oreilles dans toutes ces histoires, et en ouvrant ce *La Belle*, je trouve des choses sous la plume de Claude Dumézil, qui prend soin de dire que tout ce qu'il raconte ce sont les conséquences de ses expériences institutionnelles précédentes. Il est donc vraiment bien dommage qu'il ne soit pas venu ici pour en discuter avec nous, parce que c'est bien de ça qu'il s'agit. Claude Dumézil écrit ceci: «Cette occurrence que j'avais autrefois située du côté d'une *castration institutionnelle* », évidemment c'est à souligner, « fait apparaître un lien, entre les formes associatives, notamment dans leurs modalités de fondation et le type de réponses données à la question de la reconnaissance. Les structures extra-associatives ou inter-associatives sont très utiles à divers titres dans la mesure où elles permettent un autre type d'échange scientifique, mais pas en tant qu'elles serviraient d'alternatives ou d'échappatoire à l'institution.» Alors voilà ce que je trouve très pertinemment dit quant à une redéfinition actuelle de ce que c'est qu'un analyste de l'École. A l'évidence, il y en a pour qui la chose se situe vraiment dans le corps de l'institution: il ne s'agit pas d'en sortir, et c'est là que va se pratiquer la castration institutionnelle. Mais je crois qu'aujourd'hui d'autres ne peuvent plus soutenir des choses pareilles, ne peuvent plus soutenir que c'est au travers du fonctionnement institutionnel que va s'opérer «de la castration». Dominique Simmoney parlait ce matin de l'institutionnalisation du manque, on a aussi parlé de l'impuissance, du provisoire, toutes façons de dire qu'on a essayé de faire en sorte que cette institution soit une institution analytique, en ce sens qu'on a voulu y mettre le manque. Le manque était au départ, lorsqu'il a été établi qu'il n'y aurait pas de fondateur, qu'il a été inscrit que nul n'occuperait la place de Lacan, et décidé qu'il n'y aurait pas de liste d'analystes au départ. Donc, laisser des places vides. Catherine Muller le soulignait très bien hier, avec la conséquence de l'obnubilation qui a affecté la question des noms. Les noms propres, les noms d'analystes, et ce à quoi on assiste

aujourd'hui quand on regarde ce que font nos anciens camarades, nos bons amis, puisqu'il paraît qu'ils peuvent rester nos amis, puisque ça ne se commande pas, disent-ils, c'est que ça fait dix-huit mois qu'ils se coltinent la question de la nomination d'une façon formidable, ça fait dix-huit mois qu'ils ne font plus que ça, ça fait dix-huit mois qu'ils réfléchissent à la question de savoir comment nom de Dieu! on va pouvoir mettre des noms, faire une liste. La façon dont ils s'y sont pris est remarquable, parce qu'elle consiste à faire en sorte que des gens se réunissent pour nommer d'autres gens tout en s'interdisant de se nommer eux-mêmes, donnant la possibilité à Dumézil d'écrire aujourd'hui: «Si, aussi seul qu'il l'a toujours été X te reconnaît analyste de son groupe, ce désir de te reconnaître marque une limite à sa jouissance.» Quelque chose se met en place pour rendre cette question de la nomination vraiment tordue, tout ceci étant peut-être sous-tendu par l'idée qu'enfin, on aura un point d'origine, enfin on aura une liste, enfin on aura des noms qui seront fondateurs, qui diront qu'à partir de là on peut commencer à travailler, parce qu'avant on n'y arrivait pas puisque, paraît-il, le tricot n'arrêtait pas de filer, les mailles n'avaient pas de point d'arrêt.

Nous en étions arrivés à un point tel au moment de la scission par laquelle nous nous sommes séparés d'eux, que des mots comme celui de barbarie ont été prononcés. De notre côté, est venue l'idée qu'à jouer trop avec les noms, comme on s'était mis à le faire à la suite de «nul ne viendra occuper la place de Lacan», «pas de liste d'analystes au départ», c'est aussi à un contexte politique qu'on le devait, qu'on s'est permis des trucs pareils. On a joué avec ces trucs particulièrement saignants non pas pour faire naître des noms du père, taratata, mais faire naître de la barbarie, quelque chose qui est la façon dont la science développe son action aujourd'hui. On faisait naître des choses qu'on retrouve partout ailleurs dans le social. On est amené à penser, en considérant notre histoire, l'histoire des Cartels, qu'on ne peut plus jouer impunément, qu'on ne peut plus sacrifier à ce genre de divinités-là, qu'on ne peut plus jouer impunément avec les noms et qu'il faut quand même faire attention à ce qu'on raconte, et que le nom du père n'est pas de cette abstraction-là.

Je voudrais te raconter une histoire, Simmoney, qui date d'hier, à propos de ce qui est jouer sur les noms. Hier soir j'étais avec une collègue dans la voiture; on était pris dans les embouteillages et elle me demandait: Mais comment ça s'est passé votre scission avec Analyse freudienne et tout et tout? Je lui ai raconté un peu, et puis je lui citais quelques noms de ceux qui après avoir rejoint Analyse freudienne en étaient partis. J'ai essayé de lui expliquer ce que je savais des raisons. Je lui cite un nom, deux noms, et en voilà un qui me manque. Elle me dit: C'est pas grave, tu retrouveras ça plus tard; j'insistais, je ne trouvais pas le nom. C'était le tien. Un peu plus tard, nous nous retrouvons à dîner, on n'avait toujours pas retrouvé ton nom. Elle me dit Thierry, ça ne te va pas très bien, j'ai plutôt envie de t'appeler *Simon*. Voilà un jeu sur les noms. C'en est un autre que de dire: On va fabriquer de la nomination pour enfin boucher quelque chose des origines, obsessionnaliser cette histoire de nomination à un point tel que ça en devienne véritablement délirant de fabriquer une liste de... Hier, Catherine Muller rappelait ce point fondamental dans l'histoire de nos Cartels: le cartel fondateur a eu quelques soupçons, disait-elle, que ce qui les avait autorisés comme analystes de l'École n'était pas très valable. Ils ont eu le soupçon qu'il fallait remettre ça en question. Aujourd'hui, on est au-delà du soupçon parce qu'ils ont produit une liste, mais ils en ont honte. Usage intime, ils ne peuvent pas l'écrire, la liste des noms, ils en ont honte. Si je comprends qu'on commence à avoir honte de ça, eux ne comprennent pas. Ils continuent de dire qu'il ne faut pas avoir peur, mais ils ont honte de leur liste. Il y a de quoi avoir honte de ces manipulations-là. A propos de la question de la théorie possible ou pas des scissions dans la communauté analytique, je

rappellerai simplement qu'avec le mot d'analyste de l'École, on a quand même ce qu'il faut pour comprendre, parce qu'analyste en chimie, ça veut bien dire ce qui sépara, alors c'est sûr que si on fabrique des analystes de l'École qui commencent à s'obsessionnaliser avec des questions pareilles on fabrique de l'analyste de l'École: on coupe, on fait des corps simples. Et quand il y a des corps simples c'est bien, parce que quand il y a des appétits un peu aiguisés, ça permet de calmer leur fringale et, de cette façon, il peut y avoir des corps qui se constituent autour de tel nom et qui vont ensuite trouver des moyens pour faire avaliser leur nom, c'est le cas de le dire. Ce qui remet en question la finalité de la passe - non pas qu'il n'y ait pas de finalité de la passe, non pas qu'il faille laisser tomber cette histoire, bien au contraire, il faut la reprendre, on en reparlera. La passe n'est pas un corps vous avez vu qu'elle vous est présentée comme un corps, la passe est un anticorps. C'est ce qui troue le gruyère, ce n'est pas le gruyère.

PIERRE EYGUESIER: N'ayant pas préparé de topo sur les Cartels d'admission, je me suis appliqué pendant quelques minutes à me souvenir, ce qui après tout est la règle du jeu de cette assemblée. Je me suis donc souvenu..., d'un moment où j'y ai cru, d'un moment d'ouverture, et aussi de ce que ce moment d'ouverture n'intervenait pas à n'importe quel moment. Je me souviens par exemple d'avoir été reçu par Jacques-Alain Miller pour une raison purement éditoriale, et de sa première parole: « Alors?...suivie peu après d'un « qui est votre analyste? » Plus tard, je suis allé voir Michel Sylvestre, qui m'a posé la même question, à l'occasion d'une demande d'admission à la section clinique: « Qui est votre analyste ? ». Ce contexte particulier, et je dois dire pénible, je le retrace pour montrer ce qu'on a justement cherché à éviter dans ces Cartels d'admission. Il n'était pas question pour nous, en tous cas pour moi, de faire jury, c'est-à-dire d'accueillir des gens avec un «et alors?», ou avec un qui est votre analyste? ». Ça n'empêchait pas que certaines personnes disent dans le cours des conversations d'admission quel avait été leur parcours avant de se présenter à l'association, mais on n'en faisait pas une condition, ou en tout cas on ne demandait pas aux gens de donner des preuves de leur «demande sous transfert», formule qui a paraît-il cours à l'École de la Cause.

Que faisait-on? Aux Cartels d'admission, on s'employait essentiellement à accueillir les gens, c'est-à-dire à leur expliquer comment fonctionnait l'association, ses dispositifs, son enseignement, et puis, pour ce qui me concerne, à expliquer - et c'est ce que je croyais à l'époque -, que nous étions dans un «troisième temps de la psychanalyse». Je faisais en sorte de dire aux personnes qui se présentaient à l'association qu'il y avait, à mon sens, possibilité dans cette association d'avoir des idées. Que ces idées aient tendu à se résumer par la suite à la seule théorie de l'*Einfall* ça me paraît un peu gênant. Mais enfin, j'y croyais à l'époque, et j'exprimais cela aux personnes qui faisaient acte de candidature. J'ai été surpris à différentes reprises de voir que mes collègues ne partageaient pas cette idée et qu'il y avait toujours une attente d'enseignement lacanien - c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les choses n'ont pas eu la suite que j'attendais. Voilà. Je crois que ce n'est pas la peine de rentrer plus en détails dans le fonctionnement des Cartels d'admission,.. C'étaient deux cartels élus; deux personnes chargées de l'admission étaient tirées au sort et ensuite un compte rendu était fait au coordonnant sur la façon dont s'était passée cette rencontre. Pour terminer, je dirai mon accord avec Patrick Avrane sur cette question de la rencontre. Pour moi, la procédure d'admission était avant tout l'occasion de rencontrer quelqu'un, pas seulement sur le mode d'une présentation de l'association et de tout ce qui pouvait l'y attendre, non plus de ce qu'on

pouvait lui dire concernant d'éventuelles attentes de garanties concernant son être analyste, mais rencontrer quelqu'un, c'était saisir dans ce climat difficile de l'époque du début des années 80 l'occasion de pouvoir renouer avec un peu de vie. Rencontrer quelqu'un sur des bases autres qu'un passage sous les fourches caudines de l'admission à une institution.

P. AVRANE : Je suis tout à fait d'accord avec toi. Ayant participé aux Cartels d'admission pendant un certain temps, j'ajouterai que l'admission était en même temps l'occasion de rencontrer quelqu'un qui pouvait nous interroger sur notre propre désir d'être dans cette association. Lorsque nous posions des questions sur le parcours de ceux qui faisaient cette démarche d'admission, nous pouvions en même temps entendre nos propres questions.

JACQUES NASSIF : Je vais essayer de vous apporter un témoignage, puisque c'est aussi l'objet de ces journées et que ça m'a pas mal titillé qu'on nous fasse l'hommage de nous dire que notre association avait pu être une institution analytique. C'est un hommage et c'est une peau de banane, bien sûr. Mais je vais essayer de vous restituer comment pour moi ça a peut-être aussi joué comme ça. J'ai fait dix ans d'analyse à l'AFP avec un ténor de cette école, c'était entre 66 et 76. J'ai commencé à recevoir des analysants en 70 à une époque où j'avais déjà fait mes preuves dans le champ lacanien, disons pour ce qui est du maniement des concepts, comme peuvent très bien le faire les normaliens formés à cette école-là. Je peux vous restituer la terreur que ce pouvait être pour quelqu'un d'aussi jeune de ne pas être à la hauteur de ce qu'on me demandait. De cette terreur je suis passé, c'était normal, au terrorisme, c'est-à-dire que je suis devenu un lacanien fervent, jusqu'à Delenda compris. J'espère ne pas avoir laissé uniquement ces traces-là dans l'histoire du mouvement analytique, mais enfin, ça fait partie de mon histoire et je ne vois pas pourquoi je ne l'évoquerais pas ici précisément. Pour ce qui est des CCAF les choses pour moi commencent par ma rencontre avec André Rondepierre lors du fameux colloque *inhibition et acting out*, à Strasbourg, qu'il avait organisé sous forme de cartels. (Ici, une articulation de l'intervention de J.N. manque en raison d'un changement de cassette NDLR). Ce qu'il m'a été ensuite donné de fabriquer avec lui, ça a été très précisément la possibilité de mettre en question cet être-là. C'est la première chose que je voulais dire. Inscrire du manque, peut-être, mais très précisément du manque d'être. Il était enfin devenu possible pour moi de ne pas avoir à être. On pouvait faire semblant, c'était déjà beaucoup, parce qu'à partir de là, pas mal de fictions devenaient possibles, et un peu moins de terreur était permis. Il y a eu la dissolution, les noms biffés, j'étais parmi les biffeurs ou les biffés, etc. Mon analyse restée en plan - mon analyse personnelle comme on dit, je ne parle pas de l'analyse didactique, pour ce qui est de la didactique j'avais donné -, je pense qu'elle a pu se continuer pas seulement avec mes analysants, mais avec ce que Serge Vallon rappelait de cette *Durcharbeitung* tissée avec ces rencontres, ces textes, ces fonctions. Je pense que c'est absolument indispensable pour un analyste, ça, un tissu qui n'est pas seulement fait d'*Einfall*, justement, mais de rencontres différentes, d'un autre type que celles qu'on fait avec le corps et les paroles de nos analysants dans un lieu très précis, mais dans ce lieu excentré qu'est celui d'une association qui met en avant la nécessité, plutôt que d'une loi, de règles, d'une règle du jeu, où il y a du jeu. Un autre jeu, je le souligne, que le jeu analytique. Je continue d'être tout à fait attaché à ça et pour conclure ce témoignage très personnel, je voudrais dire que ce que les Cartels m'ont apporté de plus précieux en fin de course, divine surprise, pourquoi pas? - il a fallu attendre très longtemps, vraiment très longtemps, trop

longtemps - c'est tout récent, c'est une véritable cartellisation dans ces cartels de pratique, où il m'a été donné la possibilité de parler véritablement de ma pratique, avec des analystes manifestement beaucoup plus jeunes que moi, sans que je me trouve un instant en situation d'aîné ou de je ne sais quoi - nous étions exactement sur le même plan, et avec une transmission autrement plus structurée que celle qu'il m'avait été donné de vivre ou de subir durant tout mon parcours à l'EFP. C'est un témoignage qui me paraît à prendre en ligne de compte.

D. SIMMONEY : Je voudrais m'excuser auprès de Patrick Avrane, parce que quand j'ai commencé à parler du CFRP c'était juste par curiosité, je ne pensais pas qu'on allait le soumettre à la question... En plus c'est très projectif, je suis passé à l'EFP ensuite à l'Association freudienne, puis aux Cartels, donc je suis passé de grands maîtres en petits maîtres, à l'*Einfall*: je suis tombé de charisme en syllabes, si je puis dire...

Il me semble qu'un problème dramatique pour les institutions analytiques, qu'aucune n'a commencé à résoudre, c'est le nouage de la vérité et du savoir, la plupart fonctionnant sur le savoir ou le supposé savoir. L'éventail est large: côté savoir, vous avez toutes les institutions qui fonctionnent au transfert, les écoles qui font école, par scission d'analystes avec leurs patients... Celles qui fonctionnent sur des noms, celles qui ont des règles très cadrées et où on apprend aux gens un certain savoir, qui ne va pas trop errer. Or il me semble que si, aux Cartels, il y a vraiment eu quelque chose du côté du pas de liste, du pas de noms, quelque chose comme un forçage du côté de la vérité, ce qui a vraiment fait problème c'est du côté du savoir, du côté de la transmission. Pourquoi? Parce que, d'une part, dans notre bureaucratie douce, on a passé un temps fou à bavarder, tu te rappelles Patrick?, c'est insupportable à quel point on a passé notre temps à parler, à essayer de faire passer des choses qui ne passaient pas.

D'autre part, il y a eu l'éminente place de Rondepierre, qui s'était fait théoricien de l'institution, mais qui n'est pas arrivé à mener à terme sa tâche théorique, qu'il a laissé toujours à distance, et qui en même temps, je le pense malgré le vif respect que j'avais pour lui, et même une certaine amitié, entraînait parfois les autres dans cette inhibition à produire leur savoir. Lui-même s'interdisait de montrer son savoir: c'est fou ce que cet homme a pu parler, intervenir, et comme il y a peu de choses écrites de lui. A sa suite, une sorte de phobie s'est généralisée dans l'institution, et personne n'a avancé de savoir. On en est restés à tourner autour de, ou à nous dire nos quatre vérités.

Toute cette mobilisation n'aura donc pas marché. Je ne sais pas comment cela peut marcher, je n'ai pas trouvé la solution. En tout cas si vous connaissez des institutions recommandables de ce côté-là, faites-moi signe, j'en cherche une!

PHILIPPE GARNIER : Je voudrais rappeler un moment clef de notre institution, quand il y a eu une fausse mise à plat. Au bout de six ans, on devait tout arrêter, et je me rappelle avoir parlé de cette mise à plat aussi bien avec Rondepierre qu'avec Dumézil, dont les deux réponses ont concordé: On ne peut pas faire ça à nos analysants, ils sont trop fragiles. Textuel. Cela pose quand même une question. Dire cela, c'était reconnaître implicitement qu'une institution était indispensable pour palier les aléas dangereux de la psychanalyse... et reconnaître que leurs analysants se retrouvaient dans leur institution!

Une deuxième remarque m'est inspirée par un petit livre très intéressant de Fethi Benslama, *Une fiction troublante*, qui montre qu'à l'origine des réactions intégristes,

dogmatiques, actuelles, il y a la mise en cause radicale de ce qui est au fondement même de toute société possible, soit de quelque chose qui tourne autour de la fonction du nom du père version analytique, ou de la fonction paternelle version institutionnelle. Or la passe, me semble-t-il, interroge très fortement ces deux niveaux, c'est-à-dire le niveau du désir, mais aussi le niveau de cette référence fondatrice, « référence absolue » évoquée par Pierre Legendre - deuxième niveau que Lacan abordera différemment par sa théorisation du Sinthôme. Je rappelle rapidement deux ou trois points de celle-ci: l'accent est mis sur le *naming*, l'analyste s'autorise de son symptôme et non pas seulement de lui-même et de quelques autres, le Réel ne s'interprète pas, il ne peut que se nouer ou reculer, le signifiant n'opère que par son effet de sinthôme, etc. Est-ce que l'analyste, dans sa forme relativement classique, peut prendre en compte ces questions qui bouleversent un discours? Ce n'est pas sûr du tout - par exemple: Il réduira le Réel au fantasme, pour n'en rien savoir, il en restera à l'efficacité symbolique », etc. et c'est bien ce qu'on voit dans les passes. D'où la tentation de se tourner vers une scène institutionnelle, scène théâtrale dit Legeixire, où l'on va remettre ces enjeux de réel qui n'ont pas pu passer sur la scène de l'analyse. J'en ai je ne sais combien d'exemples. C'est là que va venir cogner le réel.

Que peut faire l'institution contre ça? Rien! Sinon risquer de virer à l'intégrisme, au terrorisme, au dogmatisme, ou à des rhétoriques stériles. Elle ne peut pas faire autre chose parce qu'elle n'est pas faite pour ça. Par contre, la passe vient se cogner à ces questions, et c'est bien pour cela qu'elle est honnie par toutes les institutions. On en a un exemple récent à propos de ce que vient de faire Melman à un moment où ça commence à s'agiter un peu dans son institution. Que propose-t-il? Une passe qui ressemble à la passe de l'EFP avec une nomination des AAAA, ce qui, quand on regarde le dictionnaire des sigles, veut dire l'Association des amateurs d'andouille authentique!

Reste, et c'est là où je voulais en venir, qu'il y a peut-être une autre façon que la passe pour se coltiner ces questions cliniques des deux niveaux. C'est-à-dire d'interroger à la fois ce qu'il en est du désir et ce qu'il en est de ce jeu de la «référence fondatrice», dans une autre façon de pratiquer l'analyse, qui paradoxalement rejoint ce que faisait Freud.

JEAN PRINCE: Je voulais intervenir là pour ajouter mon témoignage, au point où j'en suis aujourd'hui de ce que j'ai vécu dans les Cartels. Je veux tout d'abord remercier Jacques Nassif de son intervention où j'ai entendu des prises de conscience d'attitudes qu'il est allé jusqu'à regretter. En second lieu, je veux dire que ce que j'ai trouvé dans les Cartels, c'est une certaine liberté - personne ne me l'a donnée, c'est de mon fait-, pour pouvoir dire ce que je pensais et d'autre part, dans le sens de ce qui était souligné tout à l'heure à propos de Rondepierre, aller jusqu'à imaginer qu'il serait possible de quitter certaines références à Lacan et à Freud. Il n'y a pas longtemps que j'en suis là, mais ça me met au fait de pouvoir trouver maintenant, en partie grâce aux Cartels, en tout cas, une filiation de Freud et de Lacan avec, en même temps qu'une participation, le refus d'une affiliation. La reconnaissance d'une filiation en même temps qu'une non-affiliation, malgré ma participation. J'ai trouvé ça extraordinaire aux Cartels, avec un prolongement théorique possible de critiques, une remise en question de ce que c'est que la filiation et de ce qu'on en fait, une remise en question de l'importance même de Totem et tabou, du meurtre du père, à peut-être essayer de voir s'il n'y aurait pas à remplacer ça par une référence biblique. Et quand je dis biblique, je ne dis pas religieuse, je dis culturelle. Finalement, ce n'est pas si éloigné que ça de Freud, une référence qui nouerait l'Edipe non pas dans le meurtre du père, mais dans la possibilité acquise de quitter le père. Je

ne dis pas que le meurtre n'a pas d'importance, ni qu'il n'y en a pas, mais que peut-être ça, quitter le père, c'est une possibilité qui nous est donnée, et d'en tirer quelque chose sur le plan de la théorie analytique, comme on a l'habitude de la manier, qui n'est pas sans importance. En troisième lieu, par rapport à Lacan, c'est encore autre chose de remettre en question tout ce qui a été dit des quatre discours, qui ont pu être établis par Lacan lui-même, bien sûr, mais aussi et en même temps par Michel Foucault, il ne faudrait pas l'oublier. Qu'est-ce que c'est qu'un discours? Il y a une parenté, dans les questions que se sont posées ces deux hommes mais peut-être aussi une remise en question à faire. C'est aux Cartels que j'ai appris à faire ça. Jacques Nassif évoquait hier le discours intellectuel, je ne sais plus à quel sujet. Si j'invoquais à mon tour, à propos des discours, le discours scientifique, le discours universitaire, c'est pour rejoindre ce qui a été dit d'une recherche d'une cohérence entre le savoir et la vérité, mais attention, en allant au fond des choses, qu'est-ce qu'un discours? Est-ce que ça existe un discours scientifique? Est-ce que ça existe un discours universitaire? Probablement pas plus qu'un discours intellectuel. En revanche, ce qui existe, c'est le discours de ce que Péguy appelait le «parti intellectuel». Ça n'a pas du tout le même sens, et je me demande si justement il n'y a pas une reprise à faire de ce qui est un discours, vraiment, c'est-à-dire non pas le discours de quelque chose, mais le discours de quelqu'un, d'un sujet, et pas d'un sujet mort, mais d'un sujet vivant, en tout cas tant qu'il n'est pas entre quatre planches de sapin. Si j'ai trouvé le moyen de remettre ces choses-là en question, c'est dans les Cartels, c'est grâce aux Cartels que j'ai pu le faire.

MONIQUE BESSE: Je voulais parler de deux problèmes qui, me semble-t-il, se posent aux Cartels constituants aujourd'hui. Le premier, c'est que ce qu'on a sans doute inopportunément appelé la mise à plat n'a pas eu lieu. La fin n'a pas eu lieu et j'expliquerai pourquoi il est absolument indispensable que cette fin ait lieu. Deuxième problème, les CCAF n'ont pas pu renouveler leur clientèle. Or, dans les Cartels tels qu'ils étaient conçus au départ, il était absolument indispensable qu'il y ait beaucoup de monde. Les Cartels, ça ne peut pas fonctionner avec une poignée, surtout quand on regarde la poignée, puisqu'on a le bonheur de la voir réunie et même un peu au-delà de la poignée réelle des membres des CCAF - je m'inclus là-dedans -, et qu'on voit que la moyenne d'âge est quand même assez élevée: on n'a pas réussi à appeler aux Cartels un certain nombre de jeunes, pour dire les choses très simplement et bêtement. Quand je suis rentrée aux Cartels, j'étais très très jeune, j'avais l'âge que j'avais dans mon analyse vraisemblablement en dessous de dix ans, peut-être moins, ceux qui me connaissent diront moins! Maintenant, il se trouve quand même que je suis vieille, c'est sûr. Que s'est-il passé entre les deux? C'est pas évident à comprendre, comment je suis passée d'une extrême jeunesse à une maturité certaine, pour ne pas employer de mot trop désobligeant pour moi - j'aurais du mal à l'analyser et en plus ça ne vous intéresse absolument pas! Ce que je voulais dire

X: Entre-temps tu as été coordonnante!

M. BESSE: C'est vrai, ça m'a peut-être fait vieillir un peu Je voudrais revenir sur le fait que la fin de l'expérience est absolument indispensable, non pas comme fin des Cartels, mais parce qu'il fallait tenir l'enjeu des débuts, et arrêter l'expérience au bout de six ans. Cela n'a pas été fait. Pourquoi? Je ne sais pas, mais je voudrais dire pourquoi c'était nécessaire. Parce qu'au commencement est le transfert. C'est le titre de la première journée d'étude des

CCAF des 3 et 4 décembre 1983. *Au Commencement était le transfert*. J'ai ouvert cet intéressant opuscule, où on lit que les communications de MM Rondepierre et Dumézil ne figureront pas parce qu'il y a eu un problème d'enregistrement! C'est quand même assez extraordinaire! En plus, ça ne doit pas être vrai! J'ai retrouvé une petite feuille de préparation de ces journées d'étude. Je lis: «Au commencement de la psychanalyse est le transfert, au commencement de toute psychanalyse est le transfert, au commencement est le transfert, au commencement de toute institution est le transfert, au commencement d'une association qui s'est définie de regrouper analystes analysants et tout praticien concerné par la question de la psychanalyse qui vise le transfert de discours, c'est-à-dire la mise en jeu entre autres du discours psychanalytique, est le transfert... etc.» C'est une petite feuille, un argument, je l'ai un peu abrégé, c'était envoyé par Rondepierre. D'autre part, je lis dans ce petit opuscule, sous la plume de Claude Conté dans son exposé *Transfert et désubjectivation*, titre qui dit tout à mon avis: «Prenons un moment le biais du transfert de travail. Dans l'acte de fondation de l'EFP l'institution et la transmission étaient nouées autour de l'idée d'un enseignement qui ferait effet. S'adressant à des sujets pris un par un il ne les laisserait pas dans leur position initiale, l'enseignement aurait des conséquences...» J'arrête là la citation. Il est bien évident qu'au départ des CCAF il y a du transfert, du transfert des analysants que pour une bonne part nous étions. Bref, au commencement était le transfert. Si au commencement était le transfert, si au commencement il y a du transfert, il faut être logique, au commencement il y a aussi de la fin. Au commencement, il y a la fin du transfert. Qu'est-ce? C'est la désubjectivation, ce qu'explique fort bien l'article de Conté. Il est bien évident que les dispositifs mis en place par les CCAF visent à obtenir de la désubjectivation, de la destitution subjective, ou des équivalents. Si les dispositifs mis en place par les CCAF notamment les cartels de lapasse, visent la fin du transfert, sans doute interminable, évidemment, il est bien certain que le deuxième point important dans les CCAF c'est la fin de l'expérience, c'est l'analyse du transfert qui s'est produit ou des transferts qui se sont produits dans l'institution CCAF. Or cette analyse des transferts que devait représenter la fin de l'expérience ou la mise à plat ne s'est pas produite, et c'est pour ça que les CCAF qui ont survécu à une fin qui n'a pas eu lieu, ne peuvent plus faire attraction. A mon avis, il faut que cette fin ait lieu, peut-être que ces deux journées sont un début de cette fin, mais ça ne suffira pas. Deux jours ne suffiront pas pour faire cette opération d'analyse et de fin des transferts des CCAF. En tout cas, c'est parce que cette fin n'a pas eu lieu qu'on se retrouve comme ça, un peu entre nous, et c'est sympathique...

T. PERLES Je ne veux pas être désubjectivé! C'est déjà assez comme ça d'être subjectivé, mais alors en plus être désubjectivé! Non!

É. DIDIER: Monique! Moi je ne suis pas pressé d'en finir! Je sais bien que ça arrivera, mais je ne suis pas pressé d'en finir avec les liens qui se sont tissés, non, pas du tout pressé. Je vais apporter au dossier des faux témoignages, puisqu'ils le sont tous, le mien, celui de mon parcours institutionnel, comment je suis arrivé, dans quelles conditions, dans quel état, qu'est-ce que j'y ai fabriqué à mon avis. J'avais un analyste qui a le même nom, je ne dis pas que c'est le même analyste, que celui de Nassif. Il a le même nom. Pour moi, c'était pas un ténor, pour moi c'était un chef d'orchestre: dans son association il s'agissait de chanter tous en chœur. Ce n'est pas le seul à faire ça, mais il le faisait, et j'ai chanté en chœur, j'ai été un enfant de chœur pendant trois ans. Et puis un jour, je me suis dit: Mais pour qui je travaille? Je ne me posais

pas cette question en termes de chant, de rossignol et de roitelet, je me suis dit: Pour qui je travaille? On me disait: « Le travail rend libre » - je ne dis pas ça en allemand, c'est écrit quelque part, je ne parle pas très bien l'allemand. Je me rendais compte que je ne tenais pas debout. On tenait debout tous ensemble. Je suis parti. Je me suis dit: où vais-je aller? Dans l'institution la plus quelconque possible pour moi, la plus blanche, celle où je connais personne, je croyais. J'ai appris hier que des choses s'y étaient évidemment passées avant que j'y arrive. J'ai été comme tout le monde pris dans quelque chose qui me dépassait. J'ai donc voulu passer par la procédure d'admission - j'aurais pu signer les statuts mais je me suis dit que signer ça ne fait pas tenir. Et je suis arrivé aux CCAF. Aux CCAF avec Dumézil et ses amis, le chœur reprend avec des gens qui pensent pouvoir disposer de notre transfert, de nos liens. Je ne sais pas si ça s'appelle transfert de travail, moi je ne crois pas trop à ça, il y a des liens qui se créent et un jour Dumézil décide de faire autre chose, de le dire à quelques-uns et pas à d'autres, et il se met en position de gérer notre temps subjectif, de décider des coupures qu'il y aura ou qu'il n'y aura pas. C'est une escroquerie qui a trouvé preneurs. Accepter d'être asservi à ça, c'est fantastique. Évidemment, quand ils vous proposent de couper des liens avec des amis qui ne sont pas gentils, vous avez une assurance en béton, parce qu'est proposé, en contrepartie, un transfert éternel sur leur personne. Vous touchez le ticket du transfert éternel, ce n'est pas étonnant venant de qui se proclame fondateur à vie de la fondation européenne. Ce qui, quand même, pour des analystes, est vraiment une proposition proche de l'inceste, puisque ça prétend abolir le temps: il n'y a plus de générations, le temps est arrêté, c'est le transfert éternel, fondateurs à vie, et en plus en cartel. Vous voyez un peu. C'est Byzance!...

Le plus extraordinaire, c'est qu'on les laisse dérapier. Ce sont un peu nos aînés, et cette canaillerie dont je parlais il y a deux ans - je suis prêt à changer mon terme, d'accord -, elle n'est pas moins du côté des analysants, des gens qui les confortent, qui ne les démentent pas dans cette idée qu'on va tous chanter en chœur.

P. SALVAIN: Pour répondre à Monique Besse. Je ne sais plus qui a évoqué une fois dans les Cartels comment en Égypte l'immortalité avait été accordée au peuple; initialement elle ne l'était que pour les pharaons, bien sûr, et puis après une révolte populaire on a décidé que l'âme des autres était immortelle. Pas de garantie d'immortalité, ce ne serait pas mal! De ce point de vue là, s'il y a des commencements, il faut qu'il y ait des fins. Ce qui m'ennuie cependant dans ce qu'elle dit, c'est qu'elle reprend un terme précis, celui qu'avait évoqué Conté, qui vient bien entendu de Lacan, celui de la fin de l'analyse comme moment de désidéologisation féroce avec la grande chute, la fin de la croyance en l'analyse, il y a plein de façons de le dire, notamment la desubjectivation. Or cela évoque l'effacement ou va jusqu'à l'annulation du sujet. Je ne comprends pas que l'analyse puisse être définie comme cela. Qu'il y ait une éventuelle tempérance du narcissisme, ou que ça implique de pouvoir travailler à plusieurs, c'est peut-être le bon côté de l'affaire. Mais desubjectivation, c'était lié au projet scientifique de Lacan, à l'anonymat du scientifique plus qu'à la chute de l'analyste. Ce modèle de construction de la didactique est peut-être ce qu'on a pu mettre en question. On ne voit pas pourquoi il faudrait au début qu'il y ait une croyance si intensifiée sur l'être de l'analyste que l'institution d'un objet de croyance ou que la volonté de transfert serait le ressort de l'analyse. De même, on ne voit pas pourquoi la fin devrait devenir un élément catastrophique, aussi absolu qu'une certaine lecture des textes sur la passe l'induit. Je pense que des gens ont souffert de cette thèse. Ne nous infligeons pas ce modèle didactique qui ne paraît d'ailleurs jamais avoir été réellement opérant et peut donner lieu à une assez vive critique.

Après tout, s'il n'y a pas institution d'un objet de croyance, bien sûr qu'il y aura des croyances, et des transferts, mais pas ce grand moment de chute totale si effrayant qu'il peut susciter une obsessionnalisation de la fin ou une tentative de passage à l'acte. La fin, c'est le passage à autre chose!

C. ODDOUX : Juste un mot, au bout de ces six ans, c'était pas une fin, c'était même pas une dissolution comme on l'a marqué, « dissolution programmée», c'était une mise à plat.

P. SALVAIN: Initialement, c'était une dissolution

C. ODDOUX: Très rapidement, il n'en a plus été question. On parlait de mise à plat. Je ne rejoins pas tout à fait l'avis de Monique, mais plutôt les propos de Dominique Simmoney - ça ne m'étonne pas qu'il cherche à se réinscrire chez nous. Rondepierre a particulièrement insisté, dans son séminaire et ailleurs, sur le fait qu'il lui semblait impossible d'établir en quoi que ce soit une théorisation de la fin de l'analyse. Ce qui n'était certainement pas sans lien avec sa théorie de l'*Einfall*, qui n'était pas moins qu'une théorie de l'indéniable, il a suffisamment martelé cette question-là. Et si quelqu'un avait les cassettes du premier enseignement aux CCAF (les quatre Ver de Freud), qu'il me téléphone. On a l'intention d'essayer de publier cette première tranche d'enseignements, où il avait été particulièrement question de la *Verleugnung*, rappelez-vous, ça va tout à fait dans le sens de ce que Rondepierre avait développé quant à sa théorie de l'indéniable. Pierre Laval avait fait une intervention dans le contexte de cet enseignement, et ce qu'il avait établi très soigneusement à ce moment-là, c'était une théorisation de la construction de la négation. Or, avait-il insisté, il n'y a pas de construction possible de la négation sans passer par deux systèmes logiques, d'un côté celui d'une logique intuitionniste où il est question du temps, et de l'autre le système d'une logique classique où il n'y a pas de temps. C'est entre ces deux systèmes que peut s'établir et se construire la négation. Lacan a lui-même parlé de cela, et ce dont il est question là, c'est de la finitude et de la finalité de l'analyse. Et s'il y a vraiment une brèche sur laquelle on s'est tenu, aux CCAF c'est sur cette faille entre ces deux systèmes entre une théorie de la vérité, et une autre, du savoir, et ça ne m'étonne pas du tout que ça ait pu faire partir Simmoney, et qu'il ait envie de revenir. C'est certainement cette question qu'on pourrait être amenés à reprendre si on avait la possibilité de relire ces séminaires.

P. AVRANE: La question posée par Monique Besse, celle de savoir si une association, une institution, peut soutenir une «désubjectivation» pose à mon avis celle de savoir ce qui est du ressort de l'association. D'autre part, ce qui m'a semblé prometteur pour les CCAF c'est ce que disait Jacques Nassif tout à l'heure: si l'association, l'institution des CCAF en tant que telle arrive à s'effacer suffisamment pour qu'effectivement les Cartels cliniques puissent fonctionner, alors on peut dire qu'il y a quelque chose de l'ordre d'une réussite. Pour ma part un travail en cartel comme celui-là, j'ai été obligé de le faire en dehors de toute institution, et même avec un certain nombre de personnes qui ne sont pas analystes, des littéraires. C'est la question que je voulais relancer.

C. ODDOUX : Je m'adresse particulièrement à Patrick Il me semble que le projet dans cette mise à plat, c'était, très articulé avec la théorie de l'indéniable de Rondepierre, d'essayer de repérer ce qu'indéniablement nous n'avions pas pu empêcher de se répéter. Il est

incontestable qu'il y a un certain nombre de mouvements, d'opérations, de rituels, de répétitions très propres au champ des institutions analytiques qu'on n'a pas pu empêcher de se répéter. C'est cela qu'on aurait pu mettre au travail. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait?

Tristan FOULLIARON: D'une part, j'en ai un peu assez d'utiliser cette langue de bois psychanalytique, avec du transfert par ci, du transfert par là, des concepts qu'on allonge au petit bonheur la chance, sans trop savoir ce qu'on fait. Deuxième chose, je voudrais parler aussi des patients - on parle suffisamment des analystes. J'avais cru entendre que c'était le patient qui faisait l'analyste, et après tout je ne sais pas si je suis le seul, mais j'ai beaucoup de patients qui ont déjà fait des analyses, avec des gens très connus, et ce qui est remarquable n'est pas que ces gens n'aient pas fait une analyse, mais que des choses aient été ratées. Et décidément, les ratages de la psychanalyse, ça commence à devenir important, et ce n'est pas fini, puisque des analystes de renom se lancent aujourd'hui dans toutes sortes de pratiques plus ou moins avouables... Notre clientèle a changé, des gens malades viennent voir des analystes, demandent que cette souffrance s'arrête, et pas simplement de surcroît, et nous ne parlons pas de la transformation de la clientèle du fait que le réel, encore un gros mot, cet impossible à symboliser, cet impossible à dire, se traduit comme on peut dans ce qu'on appelle la souffrance. D'aucuns appellent ça le transfert... Puisqu'on se permet de drôles de variations sur tous ces mots-là, j'aimerais bien qu'on puisse parler aussi du fait que les analystes sont malades, que la psychanalyse est malade de sa rhétorique, de sa langue de bois. J'en ai entendu beaucoup depuis hier sur ce chapitre, entre autres sur le côté horde primitive de ces fameuses trente personnes qui ont osé à peu près toutes être les ténors dans les suites de l'EFP alors qu'ils auraient quand même dû se poser la question de ce qu'ils foutaient dans cette galère. Mais passons là-dessus - nous adorons ce génie de choses, nous psychanalystes, nous amuser sur *Totem et Tabou*, et chacun s'empresse de donner sa version de ce qu'a été pour lui sa horde primitive - et revenons au malaise de la psychanalyse, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est plus tellement adéquate dans ses concepts. La désobjectivation, ça me fait doucement rire... Ça a été inventé par des bouddhistes, par des chrétiens, ça existe déjà en Grèce; en sanscrit, c'est pas une nouveauté, et on n'a pas fait mieux depuis, et encore ils en parlent avec un peu plus de sens que nous. Je voudrais rappeler que noire souci en tant qu'analystes, c'est d'essayer de continuer à soutenir notre acte et à être dans des lieux que ni Lacan ni Freud ne pensaient a priori qu'on pouvait occuper. Nous sommes en face aujourd'hui de toutes sortes de pathologies borderline, pour ne parler que d'elles, de gens qui viennent sonner à notre porte, et à qui on ne peut certainement pas dire: Allongez-vous, vous verrez, ça se passera très bien.

Y aurait-il une voie, enfin, pour parler de ce qui n'est plus tout à fait orthodoxe, de ce qui n'est plus vraiment freudien, qui n'est plus vraiment lacanien, qui n'est pas dans le style de ce qu'attendaient ces maîtres qui ont tellement donné de leçons que des gens en arrivent aujourd'hui à s'excuser d'avoir à inventer. «Mais vous savez, c'est pas très bien... » Exactement! C'est comme ça que ça se passe dans certains contrôles, il faut le savoir. J'aimerais donc qu'on puisse parler de ce qu'est la psychanalyse réellement, en tout cas pas cette espèce de langue de bois qu'on répète tous, moi aussi, et de ce qui nous a fait intervenir au-delà des racontars qu'on peut avoir sur chacun, sur les uns ou sur les autres et aussi bien sur nous-mêmes.

M. JOLLIVET: Le dispositif sur la pratique, c'est précisément fait pour ça.

M. DEFRANCE: A propos de la mise à plat dont Monique Besse a regretté qu'elle n'ait pas eu lieu, des rites qui ont manqué, voire des mises à mort... je pense que pour tout cela il faut du temps, beaucoup de temps, et même un redoublement - vous savez qu'aux Cartels, on a la manie du deux. La mise à plat devait avoir lieu au bout de six ans, et ce n'est peut-être pas un hasard si six ans plus tard, on parle autant de Rondepierre, mort il y a tout juste six ans, et pas seulement du bonhomme mais de son message, de ses élaborations, de tout ce qu'il a pu fomenter comme rencontres pour un certain nombre.

Dans le fond, je trouve que c'est bien, parce que la mise à plat d'un certain nombre de choses a lieu, qui ne pouvait avoir lieu un mois après sa mort brutale. A l'époque, je faisais sans doute partie de ceux qui étaient considérés comme trop fragiles. On pensait pour nous. Il m'a fallu du temps pour pardonner à ceux-là d'avoir pensé à notre place et de nous avoir épinglé une fragilité qu'on n'avait peut-être pas. Parce qu'à l'époque, je ne me sentais pas fragile. Et je considère avoir été privée d'une mise à plat nécessaire, ne serait-ce que parce qu'elle était inscrite dans le protocole de l'expérience des CCAF Au bout de six ans, nous devons explorer en quoi tout ce qui ne pourrait pas manquer de se reproduire - les répétitions, les marasmes, ce à quoi on n'échappe pas - aurait ou n'aurait pas eu le pouvoir d'entraver le travail. Nous devons examiner si l'expérience pouvait encore être vivante, et si elle méritait d'être poursuivie, éventuellement en modifiant ses conditions, ce qui est une démarche très scientifique... Ça n'a pas pu avoir lieu dans l'assemblée de janvier 89. Certains, dont j'étais, soutenaient que nous devions nous en tenir à la lettre, et prendre au sérieux cette situation difficile qui faisait répétition - pas redoublement - du désarroi apparu après la mort de Lacan et la dissolution de l'EFP De nouveau mise en place de témoin, embarquée par mes attaches transférentielles dans ce qu'il pouvait y avoir là de traumatique, je me sentais aussi acteur et responsable de ma place et d'un dire à venir.

L'échec de cette mise à plat ne m'a cependant pas empêchée de grandir. Simplement, j'ai fait la sourde oreille au surmoi qui disait: Il faut mettre à plat, on n'a pas fait ce qu'on devait faire, etc., et si je suis restée aux CCAF c'est que s'est répétée la possibilité de trouver une association où, quand même, malgré toutes les difficultés, malgré tous les désarroi, quelque chose de l'expérience pouvait continuer à se soutenir et où chacun pouvait tenir une place dont fi ne soit pas titulaire à vie. Nous sommes mortels et nous pouvons aussi nous quitter sans forcément que ce soit des mises à mort sauvages. Ces Assises permettront peut-être d'énoncer tout ça pour d'autres aussi, et que nous continuions à travailler.

Je ne voudrais pas que ces $2 \times 6 = 0$.

M. GUIBAL: Je voudrais intervenir en tant qu'invité ayant eu son nom patronymique au moment de la fondation, mais pas son prénom. Il y a eu une confusion dans l'invitation, mais cela ne me retiendra pas de rendre hommage aux CCAF de bien vouloir s'ouvrir à la communauté psychanalytique. Je rends moins hommage à la communauté qui n'a pas cru bon de venir participer à cette entreprise qui consiste à se mettre face à son histoire. Ce face à face-là engage un certain nombre de témoignages qui transmettent des souffrances, des douleurs, des bien-être, chacun à sa manière, et cela a son prix. J'ai cependant l'impression que, contrairement à hier, règne aujourd'hui une espèce d'endogamie, ce qui m'engage d'autant plus à témoigner de trois choses.

En premier lieu, de l'importance qu'a eu pour moi - et que je retrouve dans un certain nombre de témoignages y compris le dernier que je viens d'entendre - André Rondepierre. Au-

delà d'un transfert, d'un amour de sa personne, nos liens se sont créés, bien avant la dissolution de l'AFP sous le sigle d'un «transfert de travail» qui avait débuté à Vincennes. Transfert... ou plutôt amour travail, car je dois dire que ma rencontre avec Rondepierre s'est instaurée sur cette base. L'amour du travail, ça a du bon et du mauvais on peut se tuer à la tâche -, et, d'une certaine façon, c'est aussi sur ce point-là que s'est produite notre séparation. Mais au-delà de cela, quelque chose qu'il m'a transmis, bien avant la dissolution et qui a duré après, c'est sa manière d'interroger les quatre discours lacaniens en introduisant une modification qui mettait en question le passage obligé par le discours de l'hystérie pour produire du discours psychanalytique. Il avait osé toucher à ce quadripode intouchable du fait de Lacan - à ma connaissance, deux personnes y ont touché, Solange Falladé au cours d'un colloque où Lacan a quitté la salle..., et lui-même, par l'introduction de la question de la phobie. Faut-il nécessairement, soutenait-il, en passer par l'hystérie? Faut-il que tous ces patients qui ne rentrent pas dans le cadre de l'hystérie freudienne, ces patients dits pervers, phobiques, obsessionnels, etc., la psychanalyse les fasse passer par l'hystérie pour que le discours du psychanalyste et les trois autres puissent tenir? Ou bien la phobie, la psychose, la perversion, entraînent-elles un questionnement nouveau, qui de fil en aiguille conduirait à la paranoïa, dont il avait fait le thème de son enseignement - sur la connaissance paranoïaque, ou la paranoïa comme connaissance? C'est à ce genre de questions, très difficiles, que s'affrontait André Rondepierre.

Le second point de ma rencontre-séparation avec André Rondepierre portait sur quelque chose qui a été évoqué et théorisé: c'est la suppression de psyché de l'analyse pour promouvoir l'analyse pure, débarrassée de l'âme... C'est une chose qui a donné du grain à moudre aux Cartels, et qui a produit quelques effets. Sur ce point-là je ne pouvais pas tomber d'accord avec Rondepierre. Il ne suffit pas d'enlever un mot du code pour que la question soit résolue, il peut même arriver que ce mot reparaisse dans le réel... D'autant plus qu'il n'était pas du tout évident que la seule traduction possible de psyché soit âme - pour Freud c'était *Seele*, qui est différent de l'âme en français ou du *mind* anglais. Sans parler du fait que psyché, en français, ne renvoie pas seulement à l'âme, mais à un objet bien déterminé qui est le miroir pivotant, et supprimer le miroir pivotant, pour moi, c'est inacceptable en psychanalyse, d'autant plus que si Lacan a laissé quelques traces pour mes oreilles et pour mes yeux, c'est en promouvant la pulsion scopique, et le stade du miroir. Je ne sais pas si ça peut vous donner quelque éclairage sur votre entreprise de mettre l'institution face à son histoire, face à son miroir, mais il suffit d'évoquer les *mémoriae*, *histone* et autres *speculae histone* moyenâgeux, l'histoire comme miroir, à la place du miroir, pour s'apercevoir qu'en vous interdisant la psyché, vous vous interdisez du même coup de vous inscrire dans le symbolique de façon non meurtrière.

L'autre point dont je voulais témoigner porte sur un ensemble d'événements tournés vers l'extérieur. Après que nous eûmes travaillé ensemble, j'ai fait une intervention à son séminaire, et j'ai été à la tribune avec lui au moment de la scission de l'École lacanienne, de son côté donc, et ensuite on a participé avec lui et d'autres à ce qui allait devenir l'interassociatif. Il a participé au «Lieu X» à différents étages de ce qui s'appelait des passes effectives interassociatives et dans ces lieux-là nous nous sommes rencontrés. Donc, André Rondepierre a été pour moi quelqu'un d'important en tant qu'homme et en tant que théoricien, qui a constitué les CCAF mais qui était aussi ouvert au dialogue avec l'extérieur, ce qui n'est pas simple, je peux en témoigner en tant que membre agissant de l'inter-associatif. André Rondepierre a été un des éléments importants de ces rencontres, de la constitution de l'inter-

associatif au départ, soulevant le problème de la passe, de son devenir dans l'inter-associatif. Ce qu'il a fomenté alors s'est poursuivi au-delà de sa disparition, puisqu'il y a eu à l'inter-associatif, je crois qu'il faut réintroduire dans vos journées l'inter-Associatif qui est exclu de fait, puisqu'il n'est majoritairement pas là un groupe de travail sur la question de la passe dans l'Inter-Associatif, et je dois rendre hommage aux membres des Cartels qui ont participé pendant trois ans, avec quelques autres de Psychanalyse Actuelle dont je suis un représentant, à ce groupe de travail sur le devenir de la passe dans l'inter-associatif comme question cruciale de la psychanalyse.

M. BESSE: Ce que vient de dire Guibal sur la suppression de la psyché de psychanalyse me paraît tout à fait important. Lacan comme Freud avaient des ennemis, des ennemis qui incarnaient des positions théoriques à combattre - c'est très important d'avoir des ennemis qui incarnent des positions théoriques à combattre. Lacan avait comme principaux ennemis les tenants de l'égopsychologie et je me demande si en supprimant le terme psyché de psychanalyse, on n'a pas fait aux CCAF comme si les tenants de l'ego-psychologie n'étaient pas des ennemis déjà vaincus, car ce miroir supprimé a fait un retour terrifiant dans les rangs des Cartels sous la forme du narcissisme, les jeux de prestance, de séduction, etc. étant devenus d'autant plus importants qu'on était moins vigilants sur la question de l'égopsychologie...

Mais j'ai demandé la parole à propos de la question de l'écart. Freud a beaucoup insisté sur l'écart entre la personne du médecin et celle de l'analyste, et je suis pour ma part prête à soutenir que ce n'est qu'à tenir cet écart que quelque chose de la cure est possible. Or je pense que Rondepierre était quelqu'un de particulièrement sensible à cette question de l'écart, entre autres à l'écart entre sa position d'enseignant et sa personne. Mais il a soutenu cet écart de la façon la plus dangereuse qui soit, et ça s'est quand même terminé par un grand écart dont il n'est pas revenu.

Pour revenir à ce que je disais sur les CCAF la fin de l'expérience ne veut pas dire que l'association devait s'arrêter, mais qu'il y avait un temps nécessaire d'analyse, d'interrogation de ce qui avait été fait. La fin de l'expérience était bien nécessaire comme écart, et il me semble que cet écart a à être tenu. Peut-être est-il en train de commencer à se tenir maintenant, mais c'est une condition nécessaire: elle est aussi nécessaire pour qu'il y ait de l'analyste que pour qu'il y ait de l'association.

J.-P. DROMARD: Ça tombe très bien parce que je vais pouvoir reprendre le fil qui vient d'être évoqué par Monique Besse à propos de l'écart. Je voulais dire quelque chose sur cet écart, en en proposant un autre: l'écart qu'on peut faire entre le lien d'amitié et le lien analytique. Pour essayer d'explorer un peu cette question, je voudrais dire deux mots de l'expérience qui a été la mienne des cartels cliniques. Ce dont je peux témoigner, c'est qu'en quinze ans de fréquentation d'associations regroupant des analystes et des non-analystes, jamais il ne m'avait été donné de faire une expérience aussi intéressante que celle des cartels cliniques, intéressante à plus d'un titre, par exemple au plan des enseignements que ça a pu produire pour moi, puisque je crois pouvoir dire que ça a eu des effets dans ma pratique. Il m'apparaît donc - et je pense que cette question de l'écart entre le lien amical et le lien analytique rejoint le problème de la fondation des associations - que si l'on pouvait parvenir à ce qu'une association se fonde sur des liens analytiques, on ne serait peut-être pas aux prises avec les mêmes effets destructeurs ou simplement de ratage que les liens amicaux ont pu

produire. Ce lien analytique s'est joué pour moi dans cette expérience des cartels sur la pratique. Que chacun puisse parler à tour de rôle de sa pratique a produit des effets pour chacun d'entre nous. Pour moi, en tous cas, ça a produit ce que j'appellerai un lien analytique.

THIERRY PERLES: En entendant parler de mise à plat tout à l'heure, je me suis rappelé que lorsque je faisais une certaine publicité pour ces journées des Assises, je me suis fait répondre par une jeune femme à qui j'annonçais une mise à plat croustillante: « Oui les mises à plat, on sait ce que ça donne!» Elle n'est pas venue! En feuilletant, j'ai retrouvé: «Au cours de la 6e assemblée annuelle, l'ensemble des dispositions statutaires et l'existence même de l'institution sera remise en question. » On s'arrêtera là, hein... On a parlé de désubjectivation tout à l'heure et effectivement elle est au programme des Cartels, comme au programme de notre République depuis un moment. Elle s'est inscrite dans ce moment démocratique de l'analyse que sont les Cartels sous la forme de la privation: «Nul n'occupera la place de»... Lacan, posé en place de père imaginaire. On est donc tous des pauvres petits qui ne pourront jamais occuper la place de..., de telle sorte qu'on est comme ça, posés comme manquants, désubjectivés à l'origine. Pour que ça fonctionne, on met du deux: deux coordonnants, pour que personne n'occupe la place de. C'est un corps donnant donnant! Par exemple, il était prévu dans les statuts que, si jamais les coordonnants n'étaient pas d'accord entre eux, ils puissent convoquer une assemblée extraordinaire. A ma connaissance, ça ne s'est jamais produit. On a mis cette désubjectivation-là en place. Je ne sais pas si aujourd'hui on ne peut pas critiquer le projet à sa racine. Reprendre ça pour se demander à quelle espèce d'autel on sacrifiait avec cette histoire de désubjectivation.

Je sais pas si c'est une demande de guérison qui nous est adressée de la part de nos patients. C'est sûr qu'il nous est agressé, adressé, quelque chose... eh oui, eh oui eh oui! [Rires et applaudissements]. N'en disons pas plus, ou plutôt continuons un petit instant. Il nous est adressé quelque chose en tant qu'analystes, qui est différent de ce qui était adressé aux analystes des générations précédentes. L'analysant commence à savoir ce que c'est que la jouissance, ça fait deux générations et maintenant ça ressort, la jouissance c'est l'horreur, c'est vraiment quelque chose de catastrophique, et l'analysant n'en demande pas tant, il a la trouille de ça. Ceux qui nous disent: N'ayez pas peur! se foutent de nous, il y a de quoi avoir la trouille de la jouissance. Commencez pas à vous prendre pour des médecins, ils demandent pas la guérison! Commencez pas, ça sert à rien, c'est pas ça qu'il faut faire, c'est pas du tout la question. La question, c'est que le rapport à la jouissance dans la société d'aujourd'hui a changé et que l'analyste est pris là-dedans. Le Groupe Bastille est pris dans cette problématique, nous sommes tous pris dans cette problématique.

Dernière chose, je remercie vraiment tous ceux qui sont là et qui ne sont pas de l'institution, Michel Guibal, Victor Azoulay et d'autres, qui nous sortent en effet de ce goût de l'endogamie mortifère, qui nous abrutit. C'est bien évidemment autour du signifiant inter qu'on est là, c'est autour de la pensée que notre place d'analyste dans une institution débouche sur autre chose que de l'endogamie institutionnelle, c'est l'aspiration à un lien autre qui nous fasse sortir de l'endogamie. On a besoin de pouvoir parler avec d'autres, et de pouvoir se sortir de ces histoires qui sont les nôtres, qu'on doit travailler, mais avec d'autres. Bon appétit!